Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 8

Artikel: Le billet du Crazet : le peintre : (tableau ramuzien)
Autor: Rieben, Georges / Le Crazet
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228614

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE BILLET DU CRAZET

LE PEINTRE (tableau ramuzien)

Il est entré dans la lumière. Ceux du village l'avaient vu venir de loin : d'abord quelque chose de gris qui bougeait sur la route, puis une sorte de soldat avec son fusil sur l'épaule. Maintenant qu'il était dans la partie éclairée de la route, on l'apercevait distinctement : un peintre avec un parasol replié sur l'épaule. Quand il est parvenu sur la place, il a choisi un petit coin d'ombre sous le tilleul, près de la fontaine. L'eau coule, comme un rire de femme. Il déplie son parasol rouge et bordé de noir. Il installe son chevalet et ouvre sa boîte de couleurs. Devant lui : une vieille maison assise dans la verdure. A une corde attachée à deux arbres dans le verger pend une lessive.

Il regarde sa palette, y choisit une couleur, la mélange à un peu de brun et l'applique à la toile soigneusement tendue sur le chevalet. Puis il recule de quelques pas, regarde la maison, regarde la toile, y ajoute un peu de noir...

C'est d'abord une femme qui allait aux provisions pour le dîner qui s'est arrêtée. Elle hoche la tête. Mais le clocher de l'église a crié l'heure et la femme dit :

— Mon Dieu, il faut que je me dépêche.

Plus tard, c'est un petit garçon .

Le tableau prend forme : ici, la maison avec sa glycine et son toit moussu ; là, la lessive dans le verger.

La curiosité de l'enfant déborde :

— Pourquoi vous mettez du rouge, là où il n' y en a pas ?

— Parce que je le vois ainsi, répond le peintre.

Et le petit :

— Oh ! vous savez, moi je ne sais pas...

Une femme appelle, le garçon s'en va. Le soleil continue son éternel voyage. Les ombres diminuent.

Il peint debout, quoiqu'il ait un pliant près de lui. Il prend la maison et la couche sur la toile qui est brune et de grain serré, puis il pose la lessive à côté, et par dessus le tout, le ciel avec ses petits nuages blancs et indistincts, comme si l'on avait pendu devant un voile de mousseline. Il ferme un œil, prend des mesures en tendant le bras, recule un peu, corrige le rouge du toit.

A midi, il a sorti de sa musette du pain et du fromage, et un litre de thé dans une bouteille. Les écoliers l'ont regardé un moment, puis ils sont allés manger eux aussi, avec leur sac comme une grosse bosse sur le dos.

Au-dessus des maisons, les fumées bleues — des repas se préparent — s'élève doucement. Les moineaux piaillent dans le tilleul. Inlassable, la fontaine rit toujours.

Il rompt son pain et regarde devant lui tout en mangeant. C'est vrai que c'est un beau métier ; on n'est pas toujours bien payé parce que ce n'est pas un métier à salaire fixe. On est payé d'y croire, et on est tout seul. Mais on vit avec la beauté parce que les autres n'ont pas le temps de la voir, alors il faut la leur redonner. Quand on trouve un beau coin de terre, on le prend, on le couche sur la toile... Le bonheur, c'est peut-être d'exprimer celui des autres.

Alors il a pris son pinceau et il a mis une lumière dans une vitre de la maison.

Georges Rieben.